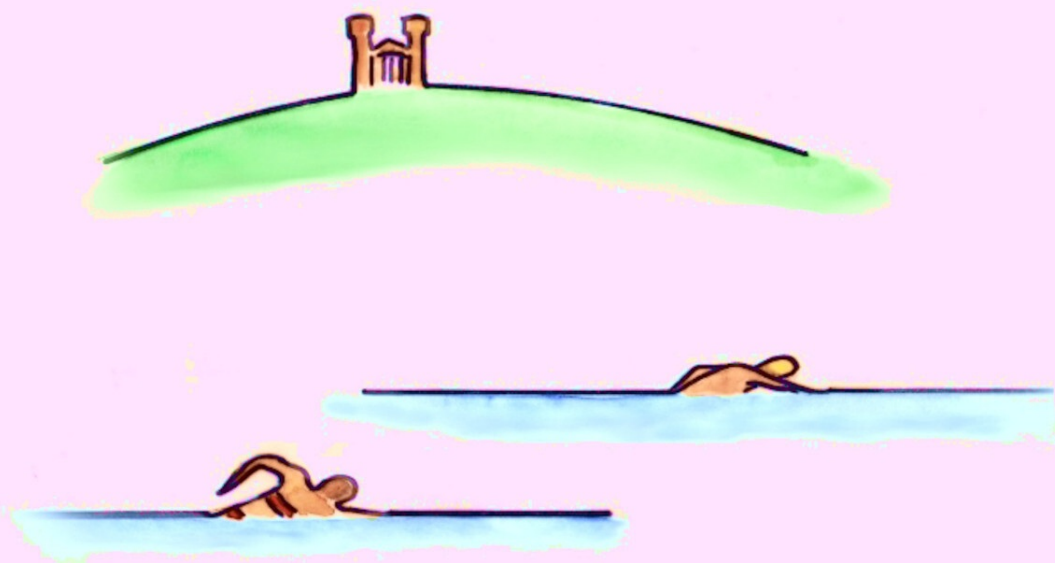


Philippe Ménéz

Pour l'honneur !



Roman

Philippe Ménez

Pour l'honneur !

© Philippe Ménez, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7711-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

5 h 02, mercredi 6 mai – Myriam – Chez elle, Lyon Guillotière

« Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude ! »¹

Je suis sortie du lit en soulevant la couette avec délicatesse pour ne pas réveiller Baptiste, j'ai traversé l'appartement sans enfiler mes chaussons et maintenant, pieds nus sur le béton du balcon, j'ai froid. Il est à peine 5 h du matin, ma chemise de nuit est trop légère et trop courte pour la fraîcheur de ce début mai. J'aurais pu rester encore deux heures contre la tiédeur du corps de Baptiste mais je ne peux plus dormir. Cinq étages plus bas, la ville est quasi morte, la place du Pont est blafarde sous les halos des réverbères qui troublent l'air humide. Il est 5 h du matin et j'attends l'aube pour raviver mes gestes quotidiens, dans l'ordre : prendre ma douche, mon café dans la cuisine, programmer la cafetière pour Baptiste qui se lève plus tard, vérifier dans ma sacoche si j'ai tous les documents pour mes cours de la matinée, fermer la porte sans bruit et partir au lycée.

Pour garder un minimum de chaleur, je lève un pied après l'autre, tel le soldat qui marque le pas. Dans le salon, je me suis emparée du paquet de cigarettes entamé il y a plusieurs mois et abandonné en évidence pour jauger ma volonté d'arrêter de fumer. Le paquet est maintenant posé sur le parapet du balcon, à portée de main.

Une voiture franchit la place écornant à peine le silence, une trace bleue derrière elle.

Je tends le bras, le rétracte, le tends à nouveau. Rien qu'une. À cinq heures du matin, n'importe quoi ! Je n'ai jamais fumé aussi tôt.

Je soupire. J'inspire profondément, l'air vif, cristallisé me râpe les poumons. Je crois entendre le cri d'un oiseau, une mouette, le Rhône n'est pas loin. Je me penche par-dessus la rambarde mais je ne vois rien.

Deux nouvelles voitures traversent la place, en sens opposés, se croisent sans se saluer. D'autres approchent, le jour va se lever. Je bâille et tremble.

Pressée, malhabile, je déplie le rabat du paquet, sors une cigarette par son bout filtre et la coince entre mes lèvres, légèrement sur la gauche, comme avant. J'ai toujours fumé de la main gauche pour pouvoir tenir le stylo de la droite et corriger les copies. Je fais glisser mon index entre ma lèvre supérieure et mon nez, la pulpe du doigt accroche les fronces verticales apparues il y a quelques mois. Ma main remonte pour suivre l'alternance parallèle des rides de mon front. J'ai eu quarante ans, voilà.

J'ai trop froid, la place du Pont grelotte au pied de ses réverbères. Je quitte le balcon, et referme les deux battants de la grande baie vitrée derrière moi. J'ôte la cigarette de ma bouche, la range dans le paquet que je repose sur la cheminée du salon. Je souris. J'ai eu tellement de mal à arrêter.

Sans allumer la lumière, je me laisse choir dans le fauteuil à droite de l'âtre. Après m'avoir empêchée de dormir, la journée qui s'annonce me décourage. C'est insensé ce que je vais faire ce soir, ou ne pas faire. Ne pas faire. L'absurdité de la provocation de cet élève m'obsède depuis plusieurs jours. En réalité, je crois que c'est mon indécision qui m'exaspère. Ce soir, je vais peut-être risquer ma vie et personne ne le sait. À part ce crétin d'étudiant irréfléchi. Je n'en ai même pas parlé à Baptiste. Comment ai-je pu écarter mon Baptiste de cette histoire déraisonnable ? Il m'aurait aidée parce qu'il ne considère pas les choses comme moi. Il fait parler ses tripes, tandis que moi beaucoup trop mes neurones. Et puis Baptiste est naturellement gentil, il sait écouter, rassurer.

Je me tords le dos pour atteindre le manteau de la cheminée et explore la nuit avec maladresse. Le paquet de cigarettes tombe au sol. Sans le ramasser je m'extirpe à demi du fauteuil, j'en saisis une, la serre entre mes dents, me lève d'un coup de reins et me précipite à la cuisine. D'une pression mal assurée, j'appuie sur le bouton de la plaque au gaz, une couronne de flammes bleues jaillit, je m'incline pour allumer la cigarette.

Retour précipité sur le balcon, en apnée. La première bouffée après cinq mois d'abstinence me tourne la tête. J'expire trois longues fois la fumée, fixe le centimètre de cendre grise qui s'est formé, et d'une chiquenaude, j'expulse la cigarette brûlée loin de moi. Après une courte parabole, le mégot rougeoyant plonge vers la place du Pont et s'écrase sur le trottoir en une gerbe d'étincelles. Je souffle dans le creux de ma main en emprisonnant mon nez. La puanteur du tabac froid s'est déjà installée dans mes poumons. Quelle conne !

Dans la cuisine, je me rince la bouche sous le robinet et regagne notre chambre. Baptiste n'a pas changé de position, à plat dos, seule sa tête aux boucles grises dépasse de la grosse couette aux motifs fleuris. Sur ma table de nuit, le réveil affiche 5 h 48 en leds rouges. J'aimerais avoir envie de dormir.

Pour tuer l'heure à venir, je pourrais faire plein de choses. Mais je ne sais pas dans quelle pièce me poser. J'ai fermé la porte de la chambre, je pourrais éclairer le salon, je ne le fais pas. L'aube filtre maintenant à travers les persiennes et strie le vieux parquet de chêne et les boiseries que Baptiste a blanchis pour leur donner un aspect plus contemporain. Dans le même but il avait abattu des cloisons pour regrouper des pièces, exiguës sous leur haut plafond.

À pas prudents, les bras en avant, pour ne rien renverser et ne pas me cogner, effleurant les meubles du bout des doigts, j'atteins l'« autre pièce », comme l'appelle Baptiste. On habite ici depuis presque quinze ans et on n'a toujours pas décidé si c'était une chambre ou un bureau. J'aime notre appartement mais à cause de cette pièce en attente, pour moi il est comme un adolescent immature ou un fœtus incomplet. C'est mon côté binaire, analytique. Baptiste est moins déterminé sur la destinée des objets et des êtres, « tout bouge, tout change, tout est malléable » telle est sa devise. Pour l'instant cette pièce est versatile, le mobilier est fonctionnel, un canapé qu'on déplie pour recevoir les amis, le plus souvent elle sert de lieu de travail avec deux ordinateurs posés sur un long bureau et une imprimante sur un guéridon. La pièce mesure plus de 20 m², on pourrait la cloisonner en deux chambres d'enfants. Mais je n'ai pas d'enfant, deux encore moins ! En attendant c'est le territoire de Mr Jack, notre chat siamois qui y repose nuit et jour son obésité depuis qu'on l'a castré. A-t-il eu le temps de faire des petits avant sa mutilation ? Je m'approche de lui, m'accroupis pour le caresser sous le menton. Il ronronne les yeux fermés, enroulé sur l'épais tapis en laine. Je lui murmure à l'oreille :

— Dors mon gros, dors mon petit. Je t'aime.

Je ferme la porte et me retourne sur la commode en bois rose chinée à Nice et que mon grand-père m'avait offerte pour mon DEUG, un peu avant de mourir. Baptiste l'a placée dans l'entrée et mise en valeur par deux statuettes en faïence, un satyre et une nymphe, dressées en symétrie sur son marbre. J'aime l'objet mais, certains jours, beaucoup moins les souvenirs nauséeux qui affluent.

Bon, je vais me doucher, la journée va commencer.

Avance, ma fille.

6 h 38 – Simon – Chez lui, Lyon Croix-Rousse

« Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend point le nombre des années »

6 h 38. Même pas besoin de réveil aujourd'hui. Et j'ai une trique d'enfer comme jamais. La gaule. Trois fois la gaule, la Gaule Cisalpine, la Gaule Transalpine et la Gaule Chevelue réunies. Je suis jeune, et puissant comme jamais.

Cours de philo à 8 h avec Laville, je vais entrer dans la salle de classe et lui demander :

— Comment allez-vous Mme Laville, aujourd'hui ?

Avec une pause presque imperceptible avant « aujourd'hui » mais suffisante pour qu'elle entende la virgule. Et le « aujourd'hui » traînant, les trois syllabes bien articulées.

Comment me fringuer en ce grand jour ? Avec une toge romaine et une couronne de lauriers ?

Moi Simon Harbor, descendant d'esclave noir, ce soir au pinacle.

Et si je n'allais pas en cours ? Je reste au pieu, j'économise mes forces pour ce soir, je prépare mon mental. Faire croire à ma mère que je suis un peu malade.

— Simon, lève-toi, c'est l'heure, elle va dire.

— J'peux pas Maman, j'ai trop mal à la tête, je vais répondre.

— Debout, Simon, on n'a pas mal à la tête à ton âge.

— Je peux pas Maman, j'ai trop mal au ventre.

— Pourquoi, tu as un contrôle important aujourd'hui ?

Je n'ai pas peur des contrôles.

— Non j'ai dû manger un truc qui n'est pas passé hier soir.

— On a mangé du riz, ce n'est pas possible.

Bon j'ai sept minutes pour trouver quelque chose avant que ma mère sonne le clairon si je ne suis pas debout. Si elle gobe mes prétextes, je n'allume pas, je me mets de la bonne musique, un morceau planant et je me rendors deux bonnes heures. En fait je n'ai pas très bien dormi. Ensuite je me re-réveille et me tape une série de vingt pompes et de vingt tractions, va me falloir des biceps ce soir. Après je m'enfile un méga petit déj, des céréales, des œufs, du fromage, du jambon – faut que je voie ce qu'il y a dans le frigo – du jus d'orange. Des vitamines, des fibres, des protéines, des glucides, le régime complet du sportif complet. En début d'après-midi, je ferai un footing jusqu'au Rhône. Comme d'hab' je descendrai par la rue Soulayr, la pente la plus raide de la Croix-Rousse. Trop bon pour muscler le devant des cuisses. Je remonterai par les escaliers, parfait pour l'arrière des mollets. Tenter de battre mon record, sans trop forcer, ne pas m'épuiser.

Bon je fais quoi ? Je me lève ou pas ?

Je me lève. Faut que je voie Laville. En plus, elle doit rendre les copies. Et elle n'a pas intérêt à me sous-noter cette fois-ci.

Je me demande à combien est le Rhône en cette saison, certainement pas plus de 10-12° C, ça va cailler. Ne pas y penser. Chaque chose en son temps.

J'ai vraiment envie de me branler, je suis raide comme jamais. Allez, ce sera une salutation à cette aube glorieuse. Une aubade.

Qu'est-ce que je vais mettre ce soir ? Faut que j'aille voir sur internet la température du Rhône début mai, si ça se trouve bien en-dessous de dix degrés, bullshit, j'aurais dû attendre fin juin ! Mon maillot de piscine et c'est tout ? Un t-shirt ? Une fois trempé, il ne servira plus à rien et me gênera. Non, je vais prendre mon shorty de surf, j'aurai moins froid. Ma mère a dû le planquer à la cave avec les fringues d'été. Si je me lève, je lui demande. Non, ça fera trop bizarre. Si. Je lui dis que l'eau de la piscine était trop froide la semaine dernière. En plus c'est vrai. À la fin de mon 800 m, je claquais des dents et ma moyenne baissait. Sauf que j'ai dit que j'allais voir le match chez Thomas. Mais c'est à 20 h 30, j'ai qu'à dire que je vais à la piscine avant. Est-ce que je prends mes mini palmes ? On n'a rien interdit et pour se diriger dans le courant, ça peut aider. Est-

ce que ce serait trop de la triche ? Bon, si elles sont avec le shorty, je les emporte, on verra. De toute manière, je sais nager dans les vagues et dans le courant, ça me fait pas peur, au contraire. MDR !

Est-ce que j'emmène Colombo avec moi ce soir ? T'es pas futé le mec Simon, ta mère saura que tu vas pas à la piscine si tu sors avec ton clebs. Bon, je t'emmènerai alors au footing en début d'après-midi, hein Colombo ? Tu es mon supporter préféré. Après, je me cuirai des pâtes avec du beurre et du gruyère, des sucres lents c'est bon contre le froid.

Je ne sais pas comment elle s'est préparée, Laville. Est-ce qu'elle a fait reconnaissance ? Si ça se trouve, elle a même essayé une traversée. Ça m'étonnerait. J'en sais rien. Je sais pas comment elle fonctionne. C'est déjà ouf qu'elle ait accepté ! A-t-elle accepté d'ailleurs ? J'aurais dû essayer moi aussi. Même si je suis sportif et suffisamment entraîné. Et des traversées délicates, j'en ai déjà fait. Tiens, par exemple à Noël aux Saintes. Mémé avait hurlé en apprenant qu'on avait nagé de Terre-de-Haut à Terre-de-Bas :

— Tu es complètement fou, Simon ! Et en plus tu as entraîné ton jeune cousin dans ta bêtise.

— On est des bons nageurs, Mémé. C'était pas dangereux. Il n'y avait pas de vagues.

— Si, c'est dangereux, il y a des courants dans la passe, tous les pêcheurs et les marins de Guadeloupe le savent et ils le disent.

C'est vrai qu'au milieu du chenal on avait eu un peu la trouille. Heureusement j'avais tout vérifié, repéré sur une carte, à peine un mille marin entre l'anse Crawen et la Pointe à Nègre de l'autre côté. Avec les shortys et les palmes ç'avait été assez facile. On avait transpiré dans nos combis, tellement on avait nagé à fond. On était revenus à Terre-de-Haut par le bateau-navette. La traversée à la nage dans un sens ça suffisait, je ne suis pas complètement fou.

Ernest n'aurait jamais dû raconter ça quand on était rentrés chez Mémé, mais il était trop fier de notre exploit et il avait cafté.

— Promets-moi de ne plus faire d'âneries jusqu'à la fin des vacances, avait hurlé Mémé. Sinon je te renvoie dare-dare chez tes parents en métropole.

J'avais promis à Mémé. Et puis je ne suis pas fou. J'avais attendu qu'il fasse